

bien l'ont vu de leurs yeux et, pour ainsi dire, touché de leurs mains, parmi ceux que leur ministère appelle à étudier les âmes et à connaître tous les secrets de leur histoire.

Qu'on nous permette d'exposer sur ce sujet la doctrine de l'Eglise! Pour rester invisible, Dieu n'en est pas moins agissant autour de nous et en nous-mêmes, surtout dans ce qui touche aux intérêts de l'autre vie. Les meilleurs des incrédules n'acceptent l'existence d'un être infini qu'à la condition de le reléguer au loin dans un ciel solitaire, où le retient et l'absorbe un bonheur égoïste; ils « laissent subsister dans le monde *la statue de Dieu*, s'il est permis de se servir d'une telle expression, mais la statue seulement, une image, un marbre; Dieu lui-même n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant¹ », qui parle aux âmes et se révèle en elles par son action. Comment il concilie leur liberté et sa puissance, c'est un secret qui le regarde, et dont ne se trouble guère vraiment quiconque réfléchit aux mystères impénétrables parmi lesquels nous vivons. Ce qu'il y a de certain, c'est que parfois il ouvre brusquement leurs yeux à sa lumière : il en fait d'heureuses vaincues de la vérité.

« Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Je suis Jésus de Nazareth. »

D'autres que Saul ont entendu cette douce voix et reçu la grâce ineffable qu'elle annonce. Ils ont été renversés un jour sur le chemin, et ils se

1. Guizot, *Méditations et études morales*, préface, p. 1.

sont relevés, comme l'apôtre, disciples et défenseurs de cette doctrine blasphémée ou méconnue, qui venait de les conquérir.

Après tout, Dieu n'est-il pas maître de sa grâce? S'il ne refuse à personne les secours intimes dont notre faiblesse a besoin dans ce voyage aventureux vers l'autre monde, il donne ses faveurs extraordinaires à qui il lui plaît et comme il lui plaît. « L'Esprit souffle où il veut »; lui aussi il « a ses raisons que la raison ne comprend pas ».

Il faut dire, cependant, que ses grandes miséricordes, toutes mystérieuses qu'elles peuvent être, s'expliquent le plus souvent; on se rend compte, si l'on y regarde, de ce qui les a provoquées.

Quelquefois notre œil lui-même, — trop facile à tromper, il est vrai, — voit de si heureuses dispositions dans l'âme ainsi favorisée, tant de loyauté d'esprit, une si belle droiture de cœur, que la grâce de la Foi lui en paraît comme la récompense attendue et l'épanouissement naturel : c'est une fleur divine qui, pour éclore sur une telle tige, n'a eu besoin, si l'on peut ainsi dire, que de quelques gouttes opportunes de la rosée du ciel et de quelques chauds rayons du soleil¹.

Et puis, il y a cette grande loi de la solidarité, qui est un dogme évangélique et qu'il ne faut jamais oublier. Nous ne sommes pas isolés dans le

1. A propos de l'importance qu'a la droiture pour le salut, un de nos contemporains a écrit cette spirituelle boutade : « Tant bien que mal on arrive au ciel. »

— Quand on sait le chemin.

— Oh! mon Dieu : c'est en face, il suffit d'aller tout droit (Gustave Droz, *Tristesses et Sourires*, II).

monde. Nous avons parfois à nos côtés, loin de nos yeux peut-être, mais tout près de nos cœurs par l'affection qu'elles nous portent, des âmes saintes et dévouées, qui travaillent, qui luttent, qui souffrent et qui prient pour nous. Leurs prières, leurs vertus et leurs épreuves sollicitent Dieu sans cesse en notre faveur, et avec d'autant plus d'efficacité qu'elles ont plus de mérites et qu'elles nous aiment davantage.

C'est ce qu'a très bien compris et admirablement exprimé sur la scène la grande âme chrétienne de notre Corneille. Qu'est-ce, en effet, que *Polyeucte*, sinon l'histoire parallèle de deux âmes, dont l'une, devenue chrétienne et qui tient plus du ciel que de la terre, retourne au ciel par le chemin sanglant du martyr, tandis que l'autre, déjà digne de la comprendre et de la suivre, mais encore victime des obscurités de l'erreur, tout à coup, grâce aux mérites héroïques de la première, est illuminée par un rayon de la vérité, comme par un éclair, et s'écrie :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...
Je suis chrétienne enfin.

C'est à Polyeucte que Pauline est redevable de cette lumière inattendue; c'est lui qui l'a sauvée par son détachement sublime, son amour, ses prières et sa mort.

Il ne faut pas voir là une peinture invraisemblable inventée par le poète, un tableau fantaisiste dont son imagination aurait fourni seule tous les traits.

Il y a beaucoup de vérité dans ces scènes idéales. C'est l'histoire, agrandie par un esprit puissant et embellie par son art, de ce qui se passe en réalité, plus humblement, entre les âmes et dans leurs rapports avec le ciel. Les œuvres des uns peuvent profiter aux autres. Dieu voit leurs désirs, il entend leurs voix, et, à son heure, au gré de sa volonté souveraine, sa grâce descend, comme une réponse, sur les êtres chéris pour qui leurs vertus l'implorent plus efficacement encore que leurs prières.

Que Chateaubriand ait bénéficié, dans sa conversion, d'une faveur semblable, rien n'empêche de le croire, et même tout y autorise. Il appartenait à une famille chrétienne, fort inquiète de l'état de son âme, et qui suppliait ardemment le ciel pour lui. « Rien ne remplace », a-t-il écrit lui-même, « l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme. On est oublié de ses frères et de ses amis; on est méconnu de ses compagnons : on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme¹. »

Il lui restait alors de ses proches, outre sa jeune femme, sa sœur Lucile et son autre sœur, Julie, cette M^{me} de Farcy qui lui annonça la mort de sa mère et qui devait mourir elle-même un an après. Toutes trois étaient des âmes pieuses; et l'une d'elles, M^{me} de Farcy, pouvait passer pour une véritable sainte². D'abord vivement éprise du monde

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 194.

2. L'abbé Carron a raconté sa vie dans l'ouvrage : *Vie des Justes*, etc. (Versailles et Paris, 1815-1817, 10 volumes in-12), t. IV, pp. 349 et suivantes. Chateaubriand a reproduit ces pages, en les abrégant, à la suite de ses *Mémoires d'outre-tombe*.

où elle était adulée pour sa jeunesse brillante, son esprit et sa grâce, folle de réunions, de fêtes et de poésie, elle dit adieu aux succès, à un âge où elle pouvait encore longtemps les espérer tous ; elle n'avait pas trente ans. Dès lors, elle devint une religieuse sans voile, et mena, hors du cloître, la vie du cloître le plus austère. Couchant dans un grenier, sur une sorte de lit de planches, s'habillant d'une étoffe grossière, jeûnant tous les jours avec rigueur, vivant de pain noir et d'eau, portant enfin sur une chair délicate un dur cilice, on eût dit qu'elle avait à expier de grands crimes, et non pas seulement la frivole complaisance de s'être sentie trop souvent, sous le feu des lustres, admirée de tous les yeux, enviée, recherchée, adorée.

Voilà quelles âmes priaient et méritaient pour Chateaubriand sur la terre. Et au-delà de la terre, auprès de Dieu même, il avait, pour plaider sa cause, ceux des membres de sa famille qu'y avait envoyés le bourreau. A son tour, épargnée par la hache, mais mourant des longues souffrances de sa prison et de toutes les blessures que la Révolution lui avait faites, sa mère venait de rejoindre les martyrs.

« C'est à ma mère », a-t-il dit, « que je dois la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion. »

Il ne pensait sans doute qu'à l'éducation chrétienne qu'il en avait reçue dans son enfance. Mais peut-être lui fut-il redevable une seconde fois de ses croyances. Peut-être ne dut-il à personne plus qu'à elle la divine clarté, qui lui montra subite-

ment ses erreurs. Qui put intercéder pour lui avec plus d'autorité, plus d'ardeur, plus d'opiniâtreté, plus d'amour ?

L'âme de Chateaubriand était donc bien gardée par ceux qui l'aimaient. Beaucoup de voix puissantes appelaient sur elle la grâce de Dieu, et encore qu'elle fût loin d'être sans reproche, la grâce de Dieu pouvait aisément y descendre et s'y reposer : certains sentiments, nobles et beaux, lui en ouvraient la porte toute grande.

On a vu aussi qu'il n'était pas aussi loin de la Religion qu'il pouvait le paraître ; il en était même tout près, du moins par la sympathie, et il devait suffire d'une émotion vive et profonde, comme celle qu'il éprouva, pour que son âme franchît la faible distance qui le séparait de la foi. Il n'avait qu'un pas à faire : il n'eut besoin que d'un mouvement et d'une minute.

Il n'y a donc pas à douter de sa parole. La soudaineté de sa conversion n'est pas une arme, dont on soit autorisé à se servir pour en combattre la réalité.

*
* *

Certains critiques ont usé de moyens pires encore. Pour leur esprit prévenu, tout retour à Dieu est suspect. Incrédules eux-mêmes, ils ne peuvent comprendre que d'autres croient véritablement, surtout après avoir douté. C'est l'intolérance dans le préjugé et le parti pris dans l'erreur. Parmi ces sceptiques enfermés si étroitement dans leur étroit

scepticisme, les plus avisés se gardent bien de présenter leur idée nettement, à découvert. Mais elle est au fond de tout ce qu'ils disent : elle inspire leurs objections, leurs réserves, et aussi leurs calomnies.

D'autres font les enfants terribles et publient tout haut ce que les habiles se contentent de penser tout bas. Voici, par exemple, ce qu'écrivait, en 1832, l'auteur d'un livre sur la *Vie et les OEuvres de M. de Chateaubriand*¹ :

« On a vu », dira-t-on, « les consciences les plus désordonnées revenir à Dieu après un cercle d'égarements. Je conçois cela ; je conçois fort bien que sur le déclin de la raison... l'homme, tombant en caducité, se rattache à ses premières idées, celles de son berceau.

« Voilà de ces conversions explicables ! Mais chez notre écrivain, quand il rayonne de toutes ses splendeurs !

« C'est dans le moment où son intelligence gagne le plus en étendue, c'est lorsque, plus novateur que jamais, il connaît toute la platitude des préjugés scolaires, et fait preuve du meilleur jugement qui puisse être, d'un jugement enfin qui sonde sa contemporanéité et voit bien au-delà d'elle, c'est dans ce moment où il fait preuve de toute la hauteur de sa raison qu'il se rapetisse, qu'il se fait croyant, qu'il recule de quatre siècles, qu'il regarde comme non advenus deux cents ans de livres, que... »

1. Scipion Marin, *Histoire de la vie et des œuvres de M. de Chateaubriand*. Paris, 1832, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 234 et suiv.

La diatribe continue ; il faut bien que cette belle indignation suive son cours. En vérité, elle nous paraît aujourd'hui bien démodée et peu distante du ridicule ; car d'oser dire si bruyamment ce que peut admettre ou non un esprit supérieur dans toute sa force, quand on n'est soi-même qu'un esprit fort médiocre ; de pousser l'audace jusqu'à déclarer absolument incapable d'obtenir l'assentiment d'une intelligence vigoureuse une religion qui a compté, parmi ses adeptes convaincus, à peu près tous les hommes dont le génie a honoré le plus l'humanité durant tant de siècles, c'est d'une témérité un peu naïve et d'une confiance en soi-même qui fait sourire.

Justement à l'époque où paraissaient ces fanfaronnades, un homme encore jeune commençait à se mêler à la bataille des idées, où il devait se faire un nom ; c'était Pierre Leroux. Esprit indépendant, s'il en fut, Pierre Leroux allait bientôt écrire, sur le Christianisme, ce jugement remarquable, si différent de ce qu'on vient de lire :

« Si le Christianisme est une grossière erreur de l'esprit humain, le plus sûr est de douter de tout, et de déclarer à jamais l'esprit humain incapable d'asseoir sur une base solide aucune vérité morale¹. »

1. *Du Christianisme et de ses Origines démocratiques*. Paris, 1848, p. 6. — Ceci rappelle le célèbre passage de La Bruyère : « Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs !

Il faut que ceux qui pensent comme M. Scipion Marin, sans se risquer, comme lui, à le dire, en prennent leur parti : leur propre incrédulité ne saurait être pour eux un motif légitime de révoquer en doute la sincérité des croyants.

Cette raison est d'ailleurs si mauvaise que bien peu, je l'ai dit, osent la donner ouvertement au public et peut-être se la donner à eux-mêmes. Mais, avouée ou non, si elle ne prouve rien contre ceux qu'elle vise, elle prouve un peu trop contre ceux qui en usèrent ; ils auraient bien fait d'en chercher d'autres.

§ IV. — UNE PREUVE DÉCISIVE DE LA SINCÉRITÉ DU RETOUR
DE CHATEAUBRIAND A LA FOI

C'est de Chateaubriand lui-même que nous avons appris le changement survenu dans ses idées entre

quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et des derniers supplices ! Prenez l'histoire : ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : Y a-t-il rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? par où échapper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr, il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière ; mais, je l'ai approfondi, je ne puis être athée ; je suis donc ramené et entraîné dans ma religion : c'en est fait. »

Un moine du XII^e siècle, Richard de Saint-Victor, disait dans le même sens : « *Domine, si error est, a te ipso decepti sumus* : Si nous sommes dans l'erreur, c'est vous-même, ô mon Dieu, qui nous avez trompés ». On voit que cette réflexion s'est présentée d'elle-même à des esprits très divers.

l'Essai et le Génie du Christianisme. Nul ne pouvait être mieux renseigné que lui sur ce qui s'était passé en lui, et il est d'ailleurs de ceux dont un juste sentiment de l'honneur, — et nul ne l'eut jamais plus vif, — met un pareil témoignage au-dessus de toute discussion. Mais, pour dissiper tous les doutes élevés contre la vérité de sa conversion, s'il ne suffisait pas de la parole qu'il a donnée solennellement au public, qu'on lise cette lettre intime, écrite à cette époque même, et où il laissait parler son cœur dans l'épanchement et la liberté d'une confiance, car il ne savait pas qu'elle serait jamais publiée. Et en réalité, elle ne l'a été qu'après sa mort et à la suite d'un hasard heureux, qui l'a fait découvrir parmi les papiers de son correspondant.

Voyez même l'ironie des choses ! C'est la critique qui devait être un jour le détracteur le plus redoutable de la sincérité de Chateaubriand, c'est Sainte-Beuve, qui a trouvé cette pièce décisive dans les cartons de Fontanes. Il s'est honoré, d'ailleurs, en la publiant, comme en avouant aussi qu'elle tranche la question, — s'il y avait une question. — « Elle en dit plus, écrit-il, que je ne pourrais. Le ton en est certainement étrange, le style exagéré ; celui qui l'a écrit est encore sous l'empire de l'exaltation, mais la sincérité de cette exaltation ne saurait être mise en doute un moment¹. »

Voici les passages principaux, au point de vue qui nous occupe :

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 177.